

Le fond de ma pensée

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire du Pacte, lancé il y a deux ans, avec plus de 500 scientifiques, artistes et personnalités publiques de tous les horizons, dans l'espoir de rallier des citoyens de partout au Québec, en réponse à **l'urgence climatique** déclarée par le rapport historique des experts du climat publié un mois auparavant.

«Passer de la parole aux actes», qu'on disait.

Le mot d'ordre a eu l'effet d'une bombe. Pour le meilleur et pour le pire. Rapidement, le Pacte a récolté près de **300 000 signataires** et semé une controverse inattendue. En signant, chaque citoyen s'engageait à faire sa part en échange de politiques climatiques conséquentes de la part des gouvernements.

Le Pacte s'achevait sur les mots suivants :

«Nous nous engageons à faire notre juste part, au cours des deux prochaines années. Nous nous donnons rendez-vous, collectivement, en 2020, lors du sommet mondial sur le climat, pour mesurer l'impact de nos engagements envers nous-mêmes et les nations.»

On était jeunes, on était fous.

On se disait : si on s'y met, tout le monde en même temps, pendant deux ans, chacun selon sa réalité et ses capacités, peut-être que ceux qui nous gouvernent, élus pour être les gardiens de l'intérêt public, vont sentir que quelque chose de puissant les pousse! Quelque chose de puissant comme une démocratie...

On se disait : Peut-être que ça serait une façon de se retrouver, tout le monde ensemble, tous unis pour le climat, et qui sait, l'occasion de reprendre confiance en nous-mêmes et dans l'avenir?

Deux ans plus tard : on est rendu là...

Le sommet mondial sur le climat est reporté à l'an prochain et la mobilisation autour de la crise climatique a cédé le pas à la crise de la pandémie.

Aujourd'hui, si le cœur vous en dit, je vous soumets mon petit bilan.

(Petite parenthèse, avant de commencer... Je sais que j'ai beaucoup gueulé depuis deux ans. Jappé sur tous les fronts, du studio de Richard Martineau ou de Bernard Drainville au bureau de François Legault ou en Commission parlementaire en face à face avec le ministre de l'environnement, dans la rue les vendredis avec la poignée d'étudiants qui faisaient la grève, à la pluie battante, à moins vingt ou au grand soleil, je me suis laissé porter passionnément par la vague sur toutes les tribunes où on m'a invité, aux quatre coins du Québec, dans des auditoriums de cégeps ou

d'université remplis à craquer, de la Caisse de Dépôt et de Placement à ce bar de Amqui où on était une vingtaine, et jusqu'à la grève qui a rassemblé un demi-million d'hommes et de femmes de bonne volonté en compagnie de Greta Thunberg.

Malgré le fait que j'ai reçu des réactions hostiles à répétition, comme jamais dans ma vie, invectives parfois d'une mauvaise foi et d'une méchanceté insoupçonnées, je me sens extrêmement privilégié d'avoir fait ce voyage-là. Et je salue tous ceux et celles qui m'ont accueilli, encouragé, soutenu, informé, instruit et défié!

À partir de demain, je vais tâcher de faire taire le chien qui jappe. Calmer mon volcan un peu. Mettre l'activiste en jachère pour un temps. Pour que mon amoureuse puisse mieux dormir. Et que je puisse me remettre à rêver mieux, comme dit le poète, à quelques spectacles, de me remettre au service de l'œuvre pour quand ça sera possible de s'y retrouver – fin de la parenthèse).

Prologue

Bref rappel. Il y a deux ans, on était en pleine campagne électorale. C'était le début d'un mouvement citoyen lancé par François Geoffroy et une poignée d'autres appelé **«La planète s'invite dans la campagne»** et, par un samedi de septembre, avec quelques amis artistes et militants, Christian Bégin, Anaïs Barbeau-Lavalette, André Bélisle, Alexis Martin, Pascale Bussièrès, Geneviève Rochette, nous prenons la rue en portant la bannière de la **«Déclaration d'Urgence Climatique»**, lancée quelques mois plus tôt. Les étoiles s'alignaient.

Quelques jours plus tôt, le 10 septembre, le secrétaire général des Nations Unies, Antonio Guterres, en avait appelé à la société civile, aux citoyens de tous les pays, et à la jeunesse du monde, en lançant un message sans équivoque :

«Nous avons deux ans pour agir sous peine de conséquences désastreuses.»

Le 1^{er} octobre, résultats des élections : la démocratie au Québec porte au pouvoir le parti politique qui est le dernier de classe en environnement et qui n'accorde qu'un vague intérêt à la question climatique. Avec mon ami philosophe Normand Baillargeon, on se dit que face à ce vide-là, il faudra peut-être tenter de faire parler notre démocratie autrement.

Le 8 octobre, le rapport du GIEC éclate comme une bombe :

Nous devons changer radicalement nos façons de faire et réduire de moitié, d'ici 2030, les émissions de gaz à effet de serre et atteindre la carboneutralité avant 2050. Dans l'espoir de se donner un minimum de chances de limiter la catastrophe.

Le 15 octobre, je mets un terme à une sabbatique passée à tenter de répondre à la question suivante :

Sachant que je vais léguer à mes trois fils un monde en pire état que celui dont j'ai hérité de mes parents, sachant que nous sommes les contemporains d'un monde où nos actions sont en train de compromettre l'avenir de la vie sur Terre et sachant que la situation risque de s'aggraver, qu'est-ce que je fais de ma vie? Comment continuer à faire des spectacles et à faire tourner des ballons sur mon nez, comme si de rien n'était? Et si le temps était venu pour moi qui ai tant reçu, de tenter de redonner un peu?

Ah! Si seulement j'avais le doigté et le charme de Christine Beaulieu! Ce soir-là, sur la scène du Théâtre d'Aujourd'hui, devant une poignée de spectateurs et d'amis, me livrant à une sorte de confession candidement appelée *J'aime Christine Beaulieu*, j'ai lancé l'idée d'un contrat social auquel je pourrais peut-être me dédier. *With a little help from my friends*. Pris au jeu, ça allait devenir le sens de ma vie pour les deux prochaines années!

Dans les jours qui suivent, avec une poignée de scientifiques, d'écrivains, d'activistes et de philosophes, Patrick Bonin et Laure Waridel en tête, Anaïs Barbeau-Lavalette, Normand Baillargeon, Alexis Martin, Véronique Côté, Alain Deneault, Mélissa Mollen-Dupuis et les scientifiques Catherine Potvin, experte en réchauffement climatique, Normand Mousseau, expert en énergie et François Delorme, économiste et collaborateur du GIEC, on rédige ce qui allait devenir Le Pacte.

L'éveil de nos consciences

Une multitude de tactiques et de façons de faire, de penser et de s'exprimer convergent. Trois jours après le lancement du Pacte, avec La Planète s'invite au Parlement, on est **50,000 à prendre la rue**. Dans les mois qui suivent, ça va prendre l'allure d'un mouvement qui nous dépasse, d'une force, d'un enthousiasme qui font un bien immense à notre écoanxiété galopante. Une diversité de voix, qui déborde largement le mouvement écologiste, nous fera vivre une année de grand foisonnement pour le climat. Nous vivons un éveil collectif extraordinaire. Notre mobilisation, liée à celles de centaines de milliers de personnes, a réussi à imposer l'urgence climatique à l'agenda médiatique et politique. Les jeunes y sont nombreux, turbulents allumés. Et ils vont nous toucher droit au cœur.

Au cours des deux dernières années, j'ai eu le privilège d'être instruit et guidé par de nombreux scientifiques qui nous ont permis de faire, au nom du Pacte, un certain nombre de présents à nos gouvernements, à commencer par le gouvernement Legault : [Feuille de route](#) pour un Québec plus prospère et plus vert, un [Projet de loi «climat»](#) visant à assurer la rencontre de nos engagements climatiques, la mise en chantier d'un projet de **Boussole environnementale** pour nous aider à calculer notre empreinte carbone, une consultation populaire [101 idées pour le climat](#) sur les solutions à mettre en œuvre qui aboutit aux [101 idées pour la relance](#), une somme livrée publiquement en juin dernier et envoyée aux élus comme aux

signataires du Pacte. Sans oublier une prise de position radicale avec la [Coalition Aviation Climat](#) que nous avons cofondée pour dénoncer les méfaits de l'aviation civile internationale lors de l'Assemblée annuelle de l'OACI à Montréal et notre contribution à la **résistance au projet de Gazoduc GNL Québec** via la production de [quelques vidéos d'informations](#) et [notre participation au BAPE](#), jusqu'à la semaine passée, pour résister, après le gaz de schiste, Anticosti, Cacouna et Énergie-Est, encore une fois à l'envahisseur!

Après des mois de rencontres et de conférences, d'études, de comités, de rédaction de discours, de lettres et de mémoires, d'entrevues, de marches et de collaborations avec des groupes de toutes sortes, Le Pacte a contribué à la mobilisation de la société civile qui a culminé avec la **Grève pour le climat** du 27 septembre 2019 en compagnie de **Greta Thunberg** à Montréal et à Tadoussac où je l'ai emmenée voir les bélugas grâce à la généreuse hospitalité de Robert Michaud. Moment de grâce où, après que 500 000 personnes aient pris la rue, nous avons le sentiment que nos efforts allaient enfin porter fruit et peut-être marquer un tournant dans l'histoire de la lutte au changement climatique au pays. Ça faisait un an que je me refusais à tout cynisme.

Étrangement, c'est lorsque Greta est arrivée chez moi, directement de New York, dans la Tesla de Schwarzenegger, quand j'ai senti toute sa tristesse, son courage et sa détermination, que j'ai pu mesurer, plus que jamais, tout le poids de l'inertie et de l'inaction qu'il restait encore à combattre, ici comme ailleurs, en haut comme en bas...

Les trésors d'imagination et de persuasion que nous allions encore devoir déployer pour pouvoir réellement passer de la parole aux actes, des actions aux résultats. Prenant le pouls de mes doutes, Greta me confiait que nous n'avions pas à porter le poids des solutions sur nos épaules. Que nous devions simplement continuer de poser une exigence lucide, indéniable. Jusqu'à ce que le changement véritable arrive.

Les Nations Unies l'avaient invitée à un sommet sur le climat où les pays du monde entier devaient venir proposer des solutions. Ce sommet passera plutôt à l'histoire comme celui du **«how dare you»** lancé par Greta. Parce que les dirigeants politiques, y compris les nôtres, y sont arrivés les mains vides...

Cette jeune fille remarquable s'est imposée comme la conscience climatique de notre époque. Dès les premiers instants où je l'ai entendue prendre la parole avec tant de clarté et d'éloquence, depuis la Pologne, quelques semaines après le lancement du Pacte, je me suis reconnu dans le combat de cette activiste inspirée qui mettait au cœur de son appel le message de la science qui est au cœur du Pacte.

Or, les scientifiques que Greta venait de rencontrer à New York lui rendaient compte d'un constat impitoyable : depuis le rapport du GIEC, publié un an plus tôt, ce sont les scénarios pessimistes qui s'avèrent et notre **budget carbone** – la quantité de carbone que l'on peut encore émettre avant que la machine climatique ne se dérègle

complètement, s'est réduit à une vitesse folle depuis l'année où pourtant l'alarme climatique a résonné, plus que jamais.

Dans son discours de Montréal, elle référait d'ailleurs à la page 108 du chapitre 2 du rapport du GIEC :

«Pour avoir 67 % des chances de contenir le réchauffement global sous 1,5 °C, le monde avait 420 gigatonnes de CO₂ à émettre en date du 1er janvier 2018. Aujourd'hui, ce chiffre est déjà descendu sous 350 gigatonnes. Considérant les niveaux actuels d'émissions, le budget restant s'épuisera complètement en huit ans et demie.»

Garder la tête froide est loin d'être ma spécialité. Mais il me semble que dans la lutte pour le climat, on doit faire l'effort de réclamer que la science soit mise au cœur des politiques et que l'exigence de réduction urgente de nos émissions de carbone soit **un point de ralliement des citoyens de toutes tendances**. Exactement comme on tente de le faire avec la pandémie. **Aplanir la courbe des émissions, voilà le défi de notre temps**. De toute urgence. Un exercice comptable s'impose, clair et rigoureux, qui puisse objectivement mettre sur la table les limites auxquelles nous devons faire face. Les efforts collectifs et individuels. Les changements qui s'imposent. Et les résultats espérés.

J'ai tenté depuis deux ans de mener une lutte non partisane, allant jusqu'à prendre ma carte de **membre de la CAQ** quand le parti au pouvoir a décidé de mettre l'environnement à l'agenda de son premier congrès national. Combien de fois me suis-je pourtant retrouvé déchiré, écartelé, critiqué, vilipendé, constatant à quel point notre société est devenue individualiste, complexe et polarisée, et à quel point il est difficile de faire consensus sur une affaire aussi communément partagée que le climat dans lequel nous vivons, que l'atmosphère dans lequel nous baignons, que la préservation de la vie!

À ma gauche, les esprits les plus radicaux ont critiqué ma candeur et mon idéalisme en me disant qu'il est trop tard pour prétendre qu'une transition juste puisse avoir lieu, et que je suis contreproductif en nourrissant l'illusion que nous y pouvons quelque chose, que le système va s'effondrer, qu'en-dehors de la décroissance il n'y a point de salut, que c'est le capitalisme auquel il faut s'attaquer...

À ma droite, on me traite de curé vert, de catastrophiste, annonciateur de fin de monde, on banalise l'urgence de la crise, on dénie et on dénigre les propos mêmes des scientifiques dont je tente de relayer le message, les artistes n'ont pas de leçon de morale à nous faire! Je le confesse, pour nous défendre, j'ai quelques fois pogné les nerfs assez vivement, mon trop-plein de volcan a débordé et j'ai dérapé quelques fois solide devant ce qui me semblait cynisme arrogant, polémique stérile ou crasse mauvaise foi. Mais j'ai continué d'aller au front, d'accepter toutes les tribunes et toutes les confrontations, résolu à faire le mandat pour lequel je m'étais engagé.

J'ai frayé avec les militants de tous les horizons, des membres de la CAQ et de la plupart des partis politiques aux courageux activistes de **Extinction Rebellion**, jusqu'aux cercles universitaires, économiques, scientifiques et aux membres de riches fondations, tous soucieux de faire leur part, de répondre à l'urgence. Il y a un mouvement en marche, de plus en plus large.

Je suis allé manger à tous les râteliers, tentant de communiquer à Bernard Drainville et à ses auditeurs la gravité de la situation, invitant Guy Laliberté à se commettre davantage personnellement, mais m'invitant aussi chez les ministres et les députés, les syndicats, la Caisse de dépôt et de placement, etc. Les militants, les convertis, oui, bien sûr. Mais les riches aussi! Surtout les riches! **«Tous unis pour le climat»** est devenu mon nouveau motus.

Nos gouvernements ont entendu nos voix. Mais force est de constater qu'ils n'ont pas livré. On dira ce qu'on voudra, **nos gouvernements n'ont pas répondu à l'appel des scientifiques**. Oui, ils ont bien joué le jeu. Et oui, il y a eu des progrès. Mais rien qui soit convaincant, rien de véritablement significatif, rien de déterminant. Rien qui nous donne l'espérance qu'on soit en train de prendre le taureau par les cornes et de la gagner, la lutte.

Après les discours et les opérations de charme, nos dirigeants politiques continuent d'encourager pipelines, gazoducs et jets privés, et le grand coup de barre attendu n'a toujours pas lieu. On se gargarise de développement durable, mais trop souvent, c'est du vent, de l'hypocrisie, du mensonge. La relance économique post-pandémie m'apparaît aujourd'hui comme la dernière chance de prendre les mesures qui s'imposent pour répondre à l'urgence. Encore là, il y a fort à parier qu'on va beaucoup investir pour couper la branche sur laquelle on est assis...

J'ai cherché ardemment depuis deux ans au sein du gouvernement Legault celui ou celle qui m'inspirerait confiance, le porteur de ballon, l'esprit éclairé, notre champion dans la lutte contre le réchauffement, celui ou celle qui incarnerait la volonté politique de notre gouvernement à remplir ses engagements. C'est triste à dire, je ne l'ai toujours pas trouvé...

Avec le temps qui passe, où on a fini par banaliser l'urgence, le manque de leadership est en train de se transformer en **véritable vide moral**. Parce que nous savons. Nous ne pouvons ignorer les faits. **20,000 personnes meurent chaque jour** des méfaits de la pollution atmosphérique. (C'est pas moi qui le dis, c'est l'Organisation mondiale de la Santé.) **200 espèces vivantes disparaissent** quotidiennement. Notre budget carbone est en train de fondre comme un iceberg au Groenland.

Vide moral, parce que nous n'arrivons pas à agir à la hauteur de ce que la gravité de la crise exige.

Nous devons admettre que depuis 40 ans, la science a échoué à amener les nations du monde entier à agir proprement. Nous devons admettre que nos démocraties ont échoué à prendre acte de ce que la science exige. Les partis politiques comme la diplomatie climatique ont échoué. Les médias comme le système d'éducation comme le libre marché comme le mouvement écologiste ont échoué.

Six millions d'êtres humains meurent chaque année de la pollution atmosphérique. C'est un Shoah par année! Plus jamais ça?

Oui, la situation est à désespérer. Pas un jour sans qu'un article scientifique, un reportage, une étude ne fassent état de la gravité. Ça dégénère. Et depuis deux ans, l'éveil de nos consciences n'a pas suffi. Le gouvernement Legault n'est toujours pas parvenu à mettre un plan sur la table, un engagement digne de ce nom, concret et pragmatique comme il dit, qui fait la démonstration du chemin à prendre, des chemins dont on doit convenir, entre nous et pour nous, pour atteindre ne serait-ce que la cible de réduction de 37,5 %, pourtant révolue, que son gouvernement s'est engagé à atteindre.

«La survie de notre planète est en jeu et je ne peux ignorer ce défi de l'urgence climatique et continuer de regarder mes deux fils dans les yeux», déclarait le premier ministre il y a deux ans, lors de son premier discours à l'Assemblée nationale, quelques jours après notre rencontre.

«Canada is back», déclarait Justin Trudeau quelques jours avant l'Accord de Paris. Au moment d'écrire ces lignes, on apprend que les deux milliards d'arbres annoncés par le gouvernement Trudeau, une promesse-phare de la dernière campagne électorale, n'ont reçu aucun financement.

«Words, words, words», dirait Hamlet...

Ceux qui tirent profit de l'intoxication du monde, ceux-là continuent de gagner la lutte. Et de dominer le monde. Et j'en viens à penser, avec d'autres, que ceux qui sabotent les efforts que nous faisons, dans nos gestes quotidiens comme dans les grandes conférences internationales, ceux qui agissent en criminels contre la vie et contre l'humanité, devraient être traités comme des criminels et jugés pour crime contre l'humanité.

L'atteinte des cibles

J'ai beaucoup insisté depuis deux ans sur la question, souvent trop abstraite, de l'atteinte des cibles de réduction. Parce qu'il s'agit là de ***l'exigence incontournable*** et parce que la rencontre de ***cette exigence est mesurable***.

L'atteinte des cibles nous oblige nécessairement aux changements radicaux qui s'imposent dans l'ensemble de nos comportements. Si nous voulons que ces

changements s'opèrent avec sagesse et le plus de sérénité possible, ce qui est la philosophie de la transition, alors il faut nécessairement que l'on s'y mette tout le monde ensemble. Et donc : ***que la justice soit au cœur de notre approche.*** Être juste, ça signifie que chacun agisse selon ses capacités, selon sa réalité. Et que l'on s'oblige collectivement à adopter les bonnes pratiques et à rejeter les mauvaises. Que les grands pollueurs soient les premiers à payer. Que les plus riches, qui sont les plus grands pollueurs, ne se croient pas tout au-dessus de tout sous prétexte qu'ils créent une richesse qui ruisselle. La richesse ne ruisselle pas. Pas équitablement. Les écarts se creusent. Et on doit accorder toute la considération aux travailleurs et aux travailleuses des secteurs industriels, et les citoyens les plus vulnérables qui sont et seront affectés par la transition. Que personne ne soit laissé derrière. Autrement, d'importantes crises sociales, humanitaires et naturelles nous menacent.

Si nos efforts de réduction sont demeurés en-dessous de ce que la science exige, c'est que nos gouvernements se sont montrés incapables de se faire les maîtres d'œuvre de l'importante entreprise collective à laquelle nous sommes conviés si on s'engage au respect d'un budget carbone. Comme lorsqu'on fait face à un important défi dans la création d'un spectacle complexe, il faut penser en-dehors de la boîte. Et faire confiance à l'intelligence collective. Et ça nous prend des règles communes qui nous lient à un destin commun.

On interdit les excès de vitesse sur les routes et on s'accorde sur le respect de feux de circulation pour sauver des vies. Alors pourquoi refuser d'interdire ce qui nous pollue l'existence au point de rendre notre monde bientôt invivable? La compensation carbone, comme le «développement durable», ne peuvent servir d'échappatoire. Le ministre Charrette avait l'occasion d'inscrire courageusement l'obligation d'atteindre les cibles dans la loi qu'il a proposée. Il a refusé de le faire.

Pourquoi ne nous obligeons-nous pas à réduire, par la loi? Pire, pourquoi laisse-t-on augmenter les émissions? Pourquoi la soi-disant prospérité économique des uns justifierait la dégradation du monde où nous vivons tous? Pourquoi ne pas mettre tout sur la table, comme la science le réclame?

Comme le dit si bien Greta Thunberg :

«Si les émissions de carbone doivent arrêter, alors nous devons arrêter les émissions de carbone.»

Atteignons nos cibles. Point.

Est-il permis d'espérer? Certains pays se sont engagés légalement. Comme le Danemark. Certains pays sont en voie d'atteindre leurs cibles, comme le Costa Rica. Ici, nos dirigeants n'ont ni la vision ni le courage dont on a besoin.

En réalité, il ne s'agit plus d'espérer ou de désespérer. Il s'agit de passer à l'action. Et comme nos gouvernements n'y arrivent pas, comme ils se sentent encore une marge de manœuvre pour farfinner, malgré une volonté populaire clairement exprimée,

alors **la mobilisation est plus nécessaire que jamais**. Encore beaucoup d'ignorance nous habite, nous guide, nous gouverne. Nos gouvernements n'agiront pas si nous n'exigeons pas qu'ils agissent. C'est pourquoi nous avons le devoir non seulement de faire notre propre part, mais de faire entendre nos voix.

Il n'y aura que deux façons de faire bouger les choses: la volonté populaire, éclairée, nombreuse, souveraine, active, vivante. Ou la riposte de la nature, brutale et sans merci. Alors il sera trop tard pour agir sagement.

On ne pourra pas continuer encore longtemps à se comporter comme on le fait avec la nature, avec l'atmosphère qu'on prend pour un dépotoir, avec l'air, l'eau, la forêt, les terres agricoles qu'on maltraite. Quoique la pandémie soit venue tout bouleverser, l'urgence d'agir pour le climat est toujours aussi criante. Malgré le ralentissement économique, la situation climatique continue de se dégrader. Et si les politiques publiques d'investissement risquent de continuer de soutenir un modèle économique insoutenable, notre mode de vie va demeurer insoutenable.

Il y a des progrès, bien sûr. Mais **la dégradation se poursuit plus rapidement que les progrès**. Tant que nous allons nous convaincre que notre prospérité est liée aux émissions de carbone, nous allons continuer de nous aveugler, de nourrir la pensée magique et de nous donner bonne conscience à poser de petits gestes dont les impacts vont demeurer insignifiants. Ok, chaque geste compte. Mais il y a des décisions politiques et industrielles qui ont plus de conséquences que de composter ses restants de table ou ne plus utiliser de sacs de plastique.

La seule solution à court terme, c'est une économie qui va vivre selon ses moyens, qui va respecter son budget carbone. Avec la relance économique post-pandémie, on est à l'heure de choix déterminants. Soit on va limiter le réchauffement à 1,5 degrés ou à 2 degrés, soit on n'y arrivera pas. Nous avons le choix. Nous pouvons y arriver. Ou pas.

Les solutions existent et elles sont souvent à l'œuvre. Nous connaissons les bonnes pratiques pour nous éloigner du pétrole et du gaz. Modérer nos transports, les moduler, manger moins de viande, soutenir nos agriculteurs dans des pratiques plus saines et plus humaines, acheter local, construire efficacement, jardiner nos forêts, pêcher sans dévaster.

Comme le dit Edgar Morin : **«il y a des choses qui doivent croître et des choses qui doivent décroître.»**

Avançons sans dogme. Encourageons-nous à plus de sagesse. Réduire notre activité, notre production, notre consommation, nos déchets. On sait ça. On est mûrs pour les changements majeurs qui s'imposent à nos consciences. On est souvent déjà en train de le faire, le changement. Pas toujours, on n'est pas parfaits. On a droit à l'erreur. Mais nous sommes dans une course contre la montre. C'est ça l'urgence.

Le rêve d'une «vie habitable», comme le dit si bellement Véronique Côté, n'est-il pas le plus beau projet de société qui puisse nous rassembler? N'y a-t-il rien comme la vie, comme le miracle de la vie? C'est la seule vie que nous avons, le seul monde où nous pouvons la vivre et la voir vivre!

Solution nature

Dans une sorte de testament de son œuvre, David Attenborough dit que la solution c'est : **«réensauvager le monde»**. Laisser toute la place possible au retour de la vie sauvage. La nature sauvage a un besoin urgent de récupérer ses terres pour pouvoir continuer de vivre. Si on disparaissait, la nature reprendrait sa place assez rapidement. C'est ça qui est en jeu. Sauver la place de l'humanité dans le monde. Être au monde comme du monde. Transformer une terre qui s'épuise en un monde plus habitable. Faut le reconnaître : une extermination de masse est en cours. Depuis que nous avons découvert l'industrialisation de la mort dans les camps de Auschwitz, c'est le monde que nous avons transformé en gigantesque chambre à gaz. Et le monde étouffe, le ciel crache, les mers ont le cancer.

La nature est notre plus grande alliée. Notre meilleure influence. Notre meilleure inspiration. Le miracle de la vie, c'est elle. Et sa loi est simple : une espèce ne peut prospérer que si son milieu de vie prospère. Si on prend soin de la nature, la nature va prendre soin de nous autres.

Solution moins de viande

Notre appétit de viande exige trop d'espace et d'énergie. Impossible à la terre de supporter six milliards de carnivores. Encourager une agriculture plus saine et plus sage est aussi devenu un devoir moral. Un effort collectif s'impose pour soutenir le courage des agriculteurs. Multiplier les petites fermes familiales. **«Une masse de petits agriculteurs plutôt qu'une agriculture de masse»** dit Jean-Martin Fortier. Avec moins d'eau, moins de pesticides, moins d'engrais, moins de terre, tu peux produire plus de nourriture. Et émettre moins de carbone. C'est la transition qu'il faut tenter.

Cultiver et manger plus sagement. Facile à dire, je sais. Y a déjà plein de mains et de cœur qui sont à l'ouvrage. Avec la pandémie, y a un paquet de monde qui se sont mis à faire pousser leurs légumes et qui vont manger leur propre production jusqu'à Noël, jusqu'à Pâques!

Solution forêt

C'est pareil avec les forêts. Les forêts sont un élément essentiel de la guérison de notre monde. Pas de meilleure technologie pour capter le carbone que les arbres. Va marcher dans le bois un peu. ***La forêt, c'est le cœur de la biodiversité.*** Plus les forêts sont vastes et pleines d'essences différentes, plus elles absorbent le carbone de l'atmosphère. Et plus la vie y est vivante. Faut jardiner nos forêts. Les coupes à blanc, c'est fini ce temps-là. La déforestation devrait être considérée comme un crime. Les experts nous disent que le retour des arbres peut absorber jusqu'au deux tiers des émissions de carbone qui ont été émises par les activités humaines! Faut

voir la gang de Arbre-Évolution à l'œuvre dans les écoles, dans les villes et les villages, à planter des arbres par milliers et à semer autant de germes dans les esprits! Faut voir les yeux fiers des enfants qui se portent volontaire pour être à l'origine de la beauté! Faudrait que cette beauté-là leur rentre dans la tête, pour qu'ils aient le courage de mettre leur culotte, au ministère. Je me rallie à Dostoïevski : ***c'est la beauté sauvera le monde!***

Solutions océan

Nous savons que l'océan est un allié incontournable pour réduire le carbone et tempérer le réchauffement. Interdire la pêche dans les endroits stratégiques pour que les zones de pêche puissent retrouver leur vitalité. L'océan nous nourrit et si on s'y prend bien, plus il sera sain et sauf, plus nous le serons. Et plus nous pourrions nous y nourrir!

On peut régler les problèmes qu'on a créés. On en a les moyens. La capacité. Oui, il y a fort à parier que la situation va continuer de se dégrader. Et peut-être que tant et aussi longtemps qu'une riposte brutale de la nature ne nous obligera pas à agir envers l'invisible molécule de CO₂, rien de significatif ne va se produire pour inverser le cours des choses. L'invisible virus de la COVID-19 devrait nous servir sa leçon. C'est le même chaos qui nous attend avec le CO₂. Mais en pire!

Solution Tous unis pour le climat (*Top down et bottom up*)

Je l'ai déjà dit, les gouvernements n'y arriveront pas tout seuls. Mais on a besoin de se donner un chef d'orchestre qui puisse coordonner la grande œuvre à laquelle nous sommes conviés. En imposer aux grandes corporations qui se permettent de passer au-dessus de la souveraineté des peuples pour tirer tout le profit qu'ils peuvent et le mettre à l'abri de l'impôt pendant que nos écoles et nos hôpitaux manquent de tout! OK, la pandémie est une urgence plus criante. Mais on est capable de mener les deux guerres de front. Parce qu'au fond, c'est la même guerre. Et que plus on attend, plus elle va être difficile à gagner.

J'ai été frappé depuis deux ans par l'indifférence de beaucoup de gens à l'égard de la crise climatique. Cynisme? Fatalisme? Ignorance, trop souvent. Il y a une immense campagne d'éducation, de sensibilisation, de mobilisation à mettre en œuvre sur les causes, les impacts, les risques, les solutions, les changements de comportement et les mesures d'adaptation aux changements climatiques. La plus grande leçon nous viendra de l'intérêt que nous allons porter, à très court terme, à la nature. Ou pas.

Comme disait Noam Chomski; ***«il n'y aura pas de vaccin contre le réchauffement climatique.»***

L'avion, les riches et la justice

Le voyage est l'un des grands bonheurs et l'une des grandes passions de nos vies. Or voilà : l'aviation représente environ 5 % du problème. C'est beaucoup. Pour un individu, annuellement, un seul voyage en avion Montréal-Paris peut venir annuler

tous ses autres efforts de réduction. Ceux qui ont les moyens de prendre l'avion, un très faible pourcentage de l'ensemble de l'humanité, doivent faire leur part. Ça n'est que justice élémentaire, quand on sait que les premiers à subir les impacts du réchauffement sont ceux qui ne prendront probablement jamais l'avion.

Un jour, alors que nous défendions une position exigeant que l'aviation civile internationale fasse payer une taxe sur le pétrole (taxe dont elle est exemptée depuis toujours), avec sa verve habituelle, Bernard Drainville lance à ses auditeurs :

«Dominic Champagne veut qu'on arrête d'aller en vacances à Cuba, êtes-vous d'accord avec ça, j'attends vos appels!»

La situation climatique est à ce point critique que nous devrions mettre cette question au cœur d'un débat public honnête, éclairé par la science, pour déterminer démocratiquement les nouveaux comportements qui s'imposent. La pandémie a cloué au sol bon nombre d'avions civils. La crise climatique devrait avoir l'autorité d'imposer une nouvelle sagesse. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'en toute justice, les premiers qui ont à répondre d'une réduction des émissions de l'aviation sont les jets privés, les fameux avions d'affaires dont nous sommes si fiers de la fabrication au Québec. Vu la gravité de la crise, je crois qu'il serait légitime *d'interdire l'usage des jets privés* durant un certain temps. Et de *limiter le nombre de vols par individu*. Ça ne se fera pas, je sais bien. Mais les plus riches, qui sont les plus grands pollueurs, ont des comptes à rendre.

Ils ont aussi **des impôts à payer**. Il y a quelque chose de profondément indécent à voler au-dessus de nos têtes dans un jet privé subventionné par des fonds publics quand les affaires qui s'y brassent servent d'abord et avant tout les intérêts d'une portion infime de l'humanité! Ce sont les pays riches qui ont profité des émissions de carbone. Et dans ces pays, ce sont encore les riches qui polluent plus que tous les autres, et qui souvent profitent de la dévastation du monde. Je parle d'expérience, car pendant mes années cirque, j'ai en quelque sorte participé à la vie du jetset.

Aujourd'hui, le Cirque est tombé et dans sa chute, j'y ai perdu tous mes revenus provenant de deux spectacles à Las Vegas. J'ai vécu avec cette fabuleuse machine des années merveilleuses et je ne veux rien renier de la beauté qui y a souvent pris forme, dont celle de rassembler des hommes et des femmes de différentes cultures pour nourrir le miracle de rencontres et de créations artistiques exceptionnelles. Et je vais vous faire une confidence. Je crois sincèrement qu'avec la gravité de crise climatique actuelle, *la survie de Las Vegas n'est pas une priorité*. Que ça peut attendre. Et tant pis si on n'a plus les moyens d'aller jouer au golf en plein désert. On s'est fait un gros party. On a jonglé à mille boules. Y est temps de se calmer le bolo un peu.

Ce qui risque de se produire, si la situation continue de se dégrader, c'est que **les inégalités vont continuer de se creuser**, et pendant qu'on endormira nos

consciences dans des réalités artificielles et virtuelles de plus en plus abracadabrantes, quand le jetset continuera de se pavaner dans les paradis où les miracles de la médecine et de l'intelligence artificielle allongeront leur espérance de vie, les pauvres continueront de crever. Et de travailler au service des riches.

On m'a beaucoup reproché de *faire la morale*. Mais je crois tout simplement que nous devons nous parler franchement, reconnaître nos torts, admettre nos mauvaises habitudes et tenter d'y remédier. Pour illustrer la crise morale où nous nous trouvons, j'ai souvent relayé la métaphore de l'esclavage.

Un jour, pour entreprendre sa grande marche vers son destin, l'industrie américaine naissante a besoin d'une importante source d'énergie. C'est en Afrique que les entrepreneurs américains vont trouver cette énergie. Dans le corps d'hommes et de femmes qu'ils vont kidnapper, violemment extraire de leur lieu de naissance et qu'ils vont transporter comme des marchandises outre-atlantique pour en faire leurs esclaves. C'est leur travail qui a permis la première grande transition énergétique américaine. Devant l'immoralité de cette façon, un nombre croissant de citoyens s'indignent.

Une grave crise morale va diviser la société américaine et provoquer la guerre civile la plus sanglante jamais connue. Cette crise morale coïncide avec la découverte d'une nouvelle source en énergie qui va faciliter l'abolition de l'esclavage. En marge de la crise morale qui secoue le pays, la découverte et l'exploitation du charbon va permettre la deuxième grande transition énergétique américaine... Au même moment, l'exploitation des importantes ressources en huile que constituait le corps de milliers de baleine a permis à l'entreprise américaine de conquérir le marché mondial de l'huile qui allait éclairer les lampes dans le monde entier à un point tel que les baleines étaient au bord de l'extermination quand la découverte en Pennsylvanie des premiers gisements de pétrole a provoqué une nouvelle transition énergétique, encore plus radicale.

En un siècle, les Américains et leurs alliés du «Big Oil» vont pomper plus de la moitié du pétrole que la Terre avait mis des dizaines de millions d'années à produire. Grâce au pétrole, au charbon et au gaz conjugués, le fantasme du progrès, d'une croissance exponentielle infinie et sans limite, va entraîner une formidable décharge de puissance et de liberté pendant plus d'un siècle. La machine industrielle se met à produire à une vitesse prodigieuse et elle va permettre des miracles : explosion des rendements agricoles et de l'alimentation, réduction de la mortalité infantile et des souffrances physiques, élévation de l'espérance de vie et combien de voyages en train, en char, en avion, en fusées!

En l'espace d'un siècle, nous sommes devenus complètement drogués, intoxiqués au pétrole et au gaz. Nous avons soumis le monde, et nous avec lui. Nous sommes maintenant rendus à un état de totale dépendance dont il est impératif de se libérer. Nous avons tellement profité de l'extraordinaire potion magique des énergies

fossiles et de la puissance formidable qu'elles ont libérée que nous arrivons difficilement à seulement imaginer le monde autrement.

L'heure de la grande désintoxication a sonné.

Nous avons le pouvoir devenu immoral de dégrader le monde. Nous avons aussi le pouvoir de laisser vivre la nature et de faire régner la justice. En aurons-nous la force, la sagesse, le courage, l'humilité?

Chose sûre, on a besoin de continuer à tenter de comprendre la portée de nos actes pour nous convaincre de la gravité de la situation et des moyens qu'on peut mettre en œuvre. Dans l'espérance qu'en parvenant à quelque résultat, on pourra reprendre confiance dans notre capacité collective et dans l'avenir.

Il m'est aujourd'hui difficile de croire que les choses vont bouger parce que nous aurons été suffisamment nombreux à adopter un meilleur mode de vie et une attitude politique de citoyens responsables qui en imposent au pouvoir. La résistance mentale, politique et économique est peut-être trop forte pour qu'un réel changement puisse advenir ***dans les délais prescrits par la science.***

Depuis les débuts de l'humanité, nous avons évolué parce qu'un mode de vie soutenable a régné. C'était le seul possible. Puis, avec les énergies fossiles, nous avons, sans trop savoir, commencé à vivre au-dessus de nos moyens. Nous savons maintenant. Nous ne pouvons plus nous poser en maître du monde, à vouloir dominer la nature sans respect.

L'heure est venue de retrouver l'équilibre sacré. Un mode de vie sain et sage.

Cette sagesse, j'ai peut-être commencé à l'entre-apercevoir avec le ralentissement imposé par le virus qui m'a mordu dès le mois de mars et qui a emporté ma mère en avril. Pour la première fois de ma vie, j'ai vraiment ralenti. Comme jamais. J'ai moins produit, moins créé, moins consommé. Et j'ai trouvé mon bonheur en allant me pencher sur la terre. Dans mon jardin, près des arbres, dans le fleuve. Depuis le printemps dernier, comme beaucoup d'autres, j'ai accordé un temps fou, exigeant mais combien heureux, à ***cultiver mon jardin.***

Et même si le *workoolique* en moi n'est jamais bien loin, je suis persuadé que nous pouvons guérir le monde en cherchant à y vivre en harmonie. «***Que la nature est belle, et que le cœur me fend***», chantait Léo Ferré. La vie près de la nature est si miraculeuse qu'elle mérite qu'on s'y attarde. Plus lentement, plus patiemment, avec plus d'égards et de sagesse. Moins en faire et mieux savourer. Et donner une plus grande place au travail simple et à la contemplation. À la vie de l'esprit, à la fréquentation de la nature, oui mais aussi des arts, des amours et des amitiés.

Si on se fie aux perspectives de bon nombre de scientifiques, ***les crises vont se multiplier*** et nous laisser des répit de plus en plus courts. Plus nous tardons à agir,

plus il deviendra difficile de faire face à ces crises, de récupérer, de nous adapter. Les plus vulnérables vont en souffrir. J'ai été le témoin impuissant de la mort de ma mère dans des circonstances extrêmes. Le protocole imposé par l'État m'a autorisé à n'être présent à son agonie que pendant 10 petites minutes. J'ai respiré un grand coup, fait taire l'anarchiste en moi et j'ai obéi aux directives des autorités. J'ai eu l'impression de toucher de mes mains à l'absurde. Alors que j'aurais voulu être à son chevet pendant des jours et des nuits, j'ai laissé ma mère mourir seule. Je n'en suis pas encore revenu. Je sais, il n'y a pas de justice en ce bas monde. Mais il y a des crises qu'on peut tenter de prévenir. Quand nous savons, nous ne pouvons laisser l'ignorance, l'arrogance et l'impuissance nous gouverner. Vous avez raison de nous indigner, de ne pas vouloir laisser faire.

Les Grecs du temps du miracle qui a donné naissance au théâtre et à la démocratie disaient que le tragique c'est la capacité à ***se tenir debout au milieu du désordre***. À bien se comporter, dignement, devant le malheur.

Je m'en confesse, avec le Pacte, j'ai espéré pouvoir me tenir debout au milieu du désordre où l'urgence nous a fourrés. Et quand je me suis retrouvé seul avec ma mère qui mourrait, en la voyant esquisser un dernier et vague sourire, devant ce soleil qui était en train de s'éteindre, j'ai senti à quel point depuis tout ce temps j'avais présumé de mes propres forces, j'ai senti que pour la suite du monde, j'avais mes limites, et que pour continuer de vivre, j'avais le devoir, comme ma mère avait eu la sublime sagesse de le faire dans ces années troubles où les brumes de l'alzheimer l'emportaient, de ***préserver ma joie***. Cette joie que j'ai un peu compromise pendant les deux ans où je me suis dévoué pour le climat.

La leçon de Omar

Je veux terminer avec la leçon de Omar. Un jeune mécanicien soudanais que j'ai rencontré dans la jungle de Calais, dans le nord de la France, alors qu'il y était réfugié, comme des dizaines de milliers d'autres. Un ami metteur en scène parisien m'y avait emmené pendant quelques jours, pour aider en y enseignant le français.

Omar vivait dans le sud du Soudan où le réchauffement climatique avait provoqué une sécheresse, qui elle-même avait provoqué une guerre civile. Dans son village, des adolescents se promenaient avec des armes automatiques. Et ils tiraient sur tout ce qui bougeait.

Omar restait terré chez lui avec sa famille. Et comme il avait un métier, les membres de sa famille se sont cotisés et il est parti vers l'Angleterre. Dans l'espérance qu'il puisse y gagner sa vie et de là, rameuter les siens. Sa migration a été stoppée dans le nord de la France, au camp de réfugiés de Calais. Au moment où j'y débarque pour donner un coup de main, le gouvernement s'apprête à démanteler le camp et à expédier les réfugiés aux quatre coins de la France. A la télévision, je me souviens d'un reportage qui montrait ces jours-là que des citoyens français avaient incendié l'école qui devait servir de maison d'accueil à des réfugiés!

Et pendant que les fonctionnaires de l'État rencontraient un à un les réfugiés, pour les «relocaliser», certains migrants organisaient des diversions le long de la clôture pour attirer les CRS pour que d'autres ailleurs puissent aller s'agripper sous les camions qui attendaient pour prendre le «ferry» vers l'Angleterre. Misère...

Les réfugiés avaient besoin d'apprendre quelques mots de français : *«Je m'appelle Omar. Je suis soudanais. Je n'ai pas de papiers. Je veux manger, boire, me laver. C'est mon ami. Nous voulons être ensemble»*

Omar ne connaissait qu'un seul mot de français. Qu'il employait de toutes les manières. La plupart du temps avec un sourire éclatant:

«Enchanté»

Quand il me rencontrait, quand il nous quittait, quand il nous offrait de partager sa croûte ou qu'il posait son regard les images de l'école incendiée, ou sur ce campement qui ressemblait à un dépotoir humain, et qu'il me voyait le regarder, il disait :

«Enchanté»

Je venais lui enseigner le français, c'est lui qui m'a fait la leçon! Ce mot, j'en ai redécouvert le sens dans le sourire de Omar. Et quand le temps vient qu'à s'assombrir, je l'entends encore. Nous avons des raisons d'être triste. Nous avons aussi la capacité, le devoir de nous tenir en joie. C'est la leçon de Omar, c'est la leçon du sourire de ma mère quand elle va mourir, emportée par l'invisible virus.

Je vais vous confier un secret

La pandémie a éclaté au Québec le vendredi 13 mars. J'avais rendez-vous avec François Legault le 20. En compagnie d'une poignée de dirigeants des groupes écologistes. Pour discuter de son plan pour une économie verte qui devait sortir au printemps. 2020, l'année de l'environnement, vous vous souvenez? Nous négocions depuis quelques temps l'ordre du jour de cette rencontre avec le bureau du premier ministre. Et si j'insistais pour que l'urgence climatique soit le premier point à l'agenda, une de nos collègues, directrice du plus important groupe écolo du Québec, insistait de son côté sur la question de l'autonomie alimentaire. Le bureau du premier ministre a fini par éjecter ce sujet de l'agenda en faisant part de ses priorités : électrifier l'économie du Québec.

Ce rendez-vous n'avait jamais eu lieu. Pas plus que l'annonce par le gouvernement Legault de son fameux plan (un plan qui, selon des sources fiables, ne trouve toujours pas le moyen de livrer et qui va rater ses cibles). L'urgence de la pandémie est venue nous rattraper. Et quand je voyais chaque midi le premier ministre se débattre bravement avec la crise, je ne pouvais m'empêcher de penser à quel point cette crise-ci devait servir d'enseignement pour l'autre crise.

Et quand un beau midi, il fait soudainement entendre l'importance qu'il faut accorder à l'autonomie alimentaire du Québec, je me dis que quelque chose d'important est en train de se passer. Que nous allons sortir de cette crise grandis, instruits, plus sensibles aux importantes réalités que nous négligions la veille. Et aux changements importants que nous devons mettre en œuvre.

Depuis deux ans, je tente de suivre de près l'évolution de nos politiques en matière de lutte au réchauffement climatique et sincèrement, les derniers gestes de notre gouvernement en la matière me font désespérer parce que visiblement l'ignorance nous gouverne toujours.

Le vide moral qui sévit au sein de ce gouvernement en regard du climat, l'arrogance et l'hypocrisie avec laquelle sont menées nos politiques alimentent à chaque semaine les raisons de s'engager, de ne pas laisser tomber, de maintenir la pression, d'exiger l'impossible. C'est ce que les artistes de cirque savent faire de si merveilleux : réaliser l'impossible, devant nos yeux.

Le formidable rapport de force que nous avons réussi à établir et qui nous a permis de croire que 2020 allait être l'année de l'environnement, que nous allions faire des gains importants, que la mobilisation allait nous unir plutôt que nous diviser, tout cela est compromis maintenant et le combat demeure entier.

Car la crise en cours n'a pas fini de nous ramener à l'urgence d'agir.

Je ne sais pas si la mobilisation populaire, si la science et le gros bon sens, si le sens commun et l'humanisme sauront imposer la sagesse

Depuis 40 ans que la communauté scientifique a alerté l'humanité, les émissions de carbone n'ont cessé d'augmenter. Et aujourd'hui, au moment d'écrire ces lignes, aux audiences publiques sur le projet de gaz liquéfié de GNL Québec, on est encore à tenter de nous faire croire qu'en rajoutant des millions de tonnes d'émissions dans les prochaines décennies, on va contribuer à la transition vers les énergies renouvelables et à la lutte au réchauffement climatique! Quand nous savons que ces mercenaires veulent, c'est tirer un maximum de profit de ce qu'ils appellent «cette abondance.»

La réalité, c'est que cette justement cette abondance, qui leur profite, qui est la cause de notre perte. La réalité, c'est que nos gouvernements sont impuissants à défendre l'intérêt public face à la puissance de ces intérêts-là. La réalité, c'est que notre mobilisation doit se poursuivre sans relâche pour qu'un minimum de sagesse puisse nous gouverner. La réalité, c'est que la crise climatique, qui nous frappe déjà, va continuer de nous frapper avec une brutalité plus grande que la pandémie. Et que nous n'y échapperons pas.

Nous sommes à la merci de mercenaires qui sont prêts à sacrifier la qualité de la vie sur terre, la qualité de l'air que l'on respire, de l'atmosphère où l'on baigne, de l'eau

que l'on boit et de la terre dont on se nourrit sur l'autel du rendement à des actionnaires qui utilisent souvent tous les subterfuges possibles pour éviter de payer leurs impôts.

Dans quel monde voulons-nous vivre? Autour de quelles valeurs fondamentales voulons-nous nous y rassembler? Devant cette situation, je me sens comme le réfugié climatique Omar au milieu de la jungle de Calais. Et devant les perspectives d'un avenir compromis, je me console en me disant qu'un jour, le soleil lui-même finira par s'éteindre, et que devant l'inéluctable, il faut savoir se tenir debout et garder le sourire. Et préserver notre capacité nous enchanter de la beauté du monde.

La beauté de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous aimons.

Jusqu'où devons-nous, pourrions-nous aller?

Avec votre permission, pour tenter de répondre à ces questions, le moment est maintenant venu pour moi de retourner à la fiction, à mon métier. Tenter à nouveau de rêver des mondes qui puissent rassembler acteurs et spectateurs autour d'une illusion. Pour que le monde puisse encore une fois s'enchanter, l'espace d'un instant.

Car au service de l'œuvre, je demeure,

Votre tout dévoué,

Dominic Champagne

PS - En terminant, je veux saluer du fond du cœur tous les signataires du Pacte, tous les artistes qui sont montés au front et qui trop souvent ont été les victimes de leur générosité, particulièrement mes frères d'armes Vincent Graton et Vincent Bilodeau, et tous ceux et celles qui ont tenu le fort et qui ont été si généreusement le cœur du Pacte, à chaque instant et sans compter, depuis deux ans :

Laure Waridel, complice rare au cœur si grand et à l'intelligence si vive, Anne-Céline Guyon, militante dévouée, coureuse de fond aguerrie et acharnée, Rosemonde Gingras, divine attachée de presse qui a fait paraître plus de 1500 articles, reportages et entrevues de toutes sortes depuis deux ans (!!!), Jacques Duval, généreux et bienfaisant stratège, homme de cœur et d'envergure, André Noël, esprit brillantissime, intellectuel rigoureux, aussi lucide qu'intransigeant, Yanic Champagne, ma petite sœur adorée aux mille talents tout dévoués, Sophie-Anne Legendre, magique cadeau du ciel par qui la bombe de la première heure a permis au pacte d'éclater comme un feu d'artifices et Marika Jarislovsky, force tranquille et consciencieuse, tous et toutes complices infatigables et inspirés, allumés, joyeux, généreux, courageux, exigeants et... patients (à l'égard du volcan qui bouillonne en moi et qui parfois déborde...), non seulement votre humanisme et votre dévouement

m'auront donné des ailes et guidé à travers les méandres de ce jeu politique pour lequel je n'ai pas toujours l'esprit assez tactique, ni le jugement qui s'impose ni la couenne du cœur assez dure, mais vous m'aurez surtout donné une confiance inébranlable en l'humanité, en notre capacité à déplacer des montagnes et à les laisser tranquilles quand il le faut! Je vous dois tout!

Je veux lever mon chapeau aux scientifiques et nombreux experts sur le terrain, qui m'ont patiemment et généreusement nourri, éduqué, éclairé, conseillé et investi le Pacte de leur lumière : Damon Matthews, membre du GIEC, Catherine Morency, Catherine Potvin, Éric Pineault, Normand Mousseau, Michel Bélanger, Mario Denis, Nathan De Baets, Cécile Bulle, Laure Patouillard et la nombreuse gang de la Boussole, Jean-François Mercier, Éric Pineault, François Delorme, Jérôme Dupras, Margie Mendell, Sébastien Jodoin, Jean-Philippe Lemay, Pierre-Olivier Pineau, François Saunier, Daniel Normandin, André Potvin, Annie Levasseur, Mohammed Cheriet, Louise Vandelac, Manuele Margni, Johanne Whitmore, Julien Beaulieu, Daniel Pearl, Éric Notebeart, Marie-Jo Ouimet, Lucie Sauvé, Christian Messier, Robert Michaud, Claude Villeneuve, Dominique Paquin, Jean-Philippe Waaub, Jean Leclair, Benoit Boulet, Hugo Tremblay, James Meadowcroft, Johanne Saint-Charles, Louise Nadeau, Marc Lucotte, Martin Trépanier, Nicolas Saunier, Owen Waygood, Cathy Vaillancourt, sans oublier Dominic Vézina, Carole Dupuis, Michel Jetté, Jacques Benoit, Normand Beaudet, André Bélisle, Serge Fortier, Philippe Gingras, Samuel Pépin Guay, Simon Côté, la femme à barbe et toute la gang d'Arbre Évolution et encore tous ceux et celles qui ont contribué aux 101 idées, aux vidéos de propagande, Pierre-Étienne Lessard, François Girard, André Turpin, Martin Henri et la gang de Roméo et tous les autres encore, trop nombreux pour les nommer ici sans en oublier, mille fois trois cent mille merci!

Je veux également vous inviter à entrer dans le mouvement des [Mères au Front](#), groupe fondé par Laure Waridel, Anaïs Barbeau Lavallette et plusieurs autres mères dont le courage inspire autour de ce que nous aimons par-dessus, l'incarnation même du miracle de la vie qui veut vivre : nos enfants! Longue vie, mes amies.

Je veux aussi vous inviter à suivre les travaux de [Québec ZEN](#) (Québec Zéro Émission Nette) du Front Commun pour la transition énergétique, travaux auxquels nous collaborons depuis deux ans et qui oeuvrent à penser en dehors de la boîte pour tracer la feuille de route qui nous mène collectivement vers la carboneutralité, avec et pour le monde. Seul un dialogue constant entre les forces vives présents sur tous les terrains et le leadership politique nous permettra d'avancer dans la bonne direction avec sagesse et justice. Mes respects les plus profonds à Carole Dupuis, femme-phare dont le courage, l'intelligence et le dévouement sont exemplaires et dignes de toute l'admiration du monde.

Je vous invite aussi à soutenir les groupes environnementaux qui, entre marge des générations spontanées, continuent de tenir le fort, d'étudier, d'éduquer, de sensibiliser et de mobiliser l'ensemble de la société civile, des étudiants aux groupes communautaires et aux milieux des affaires, des scientifiques aux militants. Je

voudrais saluer l'indéfectible complicité de Patrick Bonin de [Greenpeace](#) dont la rigueur intellectuelle et l'ardeur méritent toute mon admiration.

Continuons à nous mobiliser: [Mères au Front](#), [Québec Zen](#), [Greenpeace](#), [La Planète s'invite au Parlement](#), [Extinction Rebellion](#), [CEVES](#), [Fondation David-Suzuki](#), [Coalition Fjord](#), [Nature Québec](#) et [Équiterre](#).